PASCAL GARNIER

L'A26

« Rien qu'avec de pauvres mots, de pauvres vies, cet écrivain-là irradie la littérature française de sincérité et de générosité. Chapeau bas. » Martine Laval, *Télérama*

« Scènes terribles, splendides ! » André Rollin, *Le Canard enchaîné*

« L'A26 est peut-être le plus beau roman de Pascal Garnier, écrit comme il se lit, dans un souffle. » Michel Abescat, *Le Monde*

« Pascal Garnier fait sombrer l'Histoire du côté d'une poésie cruelle et serait une sorte de chantre pervers des naufrages humains. » *L'Humanité*

Le Monde
VENDREDI 4 JUIN 1999

Le cimetière des rêves

La poésie noire de Pascal Garnier, direct au cœur

TROP PRÈS DU BORD
de Pascal Garnier.
Fleuve noir, 189 p., 42 F (6,40 €).
(Inédit.)

L'A 26
de Pascal Garnier.
Zulma, « Quatre-Bis », 102 p.,
59 F (8,99 €).
(Inédit.)

Comment rester insensible à la poésie noire de Pascal Garnier ? A cet art déchirant de dire en quelques traits aussi aigus que tendres les petites gens, les vies minuscules, les destins avortés. A cette manière dévastatrice de faire entendre le fracas de toutes ces existences brisées. Auteur de livres pour enfants, peintre, Pascal Garnier construit depuis *La Solution esquimau* (Fleuve noir, 1996) une œuvre originale aux marges du roman noir. Des histoires d'apparence simple, de plus en plus rapides et tranchantes, bâties sur le fil d'infimes dérapages, de micro-révoltes, de ces brusques basculements dans la violence et la folie qui noircissent d'ordinaire les colonnes « faits divers » des journaux. Avec un rare talent pour rendre leur dimension essentiellement tragique.

Pascal Garnier s'intéresse à ces gens auxquels personne ne prête attention. Les modestes, les transparents, les solitaires, les êtres à l'écart, repliés sur eux-mêmes. Les lieux qu'ils habitent leur ressemblent, gris et anonymes, même s'il s'agit de grandes villes, comme Versailles, qui apparaissait dans *Les Insulaires* (Fleuve noir, 1998) comme une cité fantôme, engourdie sous la neige, « *escargotée sur elle-même dans la nuit et le froid* ». Lucide jusqu'à l'écorchure, le regard n'est jamais caustique ni méprisant. Il touche simplement juste, direct au cœur, comme cette ultime image que le héros de *La Solution esquimau* emportait du pavillon de banlieue où il avait passé son enfance : « *Au bout de la rue, le pavillon tenait en entier dans le rétroviseur. Si on l'avait retourné, il serait tombé de la neige.* » Blessés, piégés par la vie, les morts-vivants de Pascal Garnier hantent les cimetières de leur mémoire, de leurs rêves et de leurs désirs, jusqu'au jour où tout dérape. Dans la tentation de l'enfermement, total et définitif. Ou celle de la révolte, brutale et dévastatrice.

C'est cette seconde voie que va choisir Eliette, l'héroïne de *Trop près du bord*. Le roman la saisit deux ans après la mort de son mari. Retirée, à soixante-quatre ans, dans cette maison de l'Ardèche où le couple s'apprêtait à d'« *éternelles vacances* », elle piétine entre une biographie de Colette, France-Musique et ses présentateurs aux voix de « *curés hépatiques* » et les plaisirs mirotons des premières jardinières de légumes. Eliette cependant n'est pas dupe. Sans doute d'ailleurs ne l'a-t-elle jamais été. Ni du rapetissement de son univers, de cette « *incarcération qui pousse à l'incarcération* ». Ni de ses liens de plus en plus lâches et pervers avec ses enfants supposés donner du sens à sa vie. Un sens inexorable. Celui de la raison. Celui du sacrifice d'elle-même : bonne épouse, bonne mère, veuve digne. Eliette sent bien pourtant, dans l'atmosphère vibrante de ce printemps ardéchois, la nécessité du contraire. D'un « *petit grain de folie pour ne pas sombrer dans la raison* ». Quand celui-ci se présentera, en la personne d'Etienne, en panne sur la route, Eliette, pour la première fois, n'hésitera pas, même si quelque chose, très vite, lui souffle qu'elle devrait se méfier...

Avec la minutie d'un entomologiste, Pascal Garnier raconte ainsi la « *métamorphose de la veuve noire en papillon bleu* », l'itinéraire d'une femme qui découvre sur le tard le monde et les autres. Et par conséquent se révèle à elle-même, au-delà de tout ce qu'elle pouvait imaginer. Avant de payer le prix fort pour s'être approchée un peu trop près du bord. Dans les romans de Pascal Garnier, en effet, les personnages n'échappent que difficilement à leur destin. Ceux qui tentent de s'en évader finissent toujours par se brûler les ailes. « *Pas de quoi en faire un plat* », s'écrie l'auteur in extremis ; « *tant qu'on n'est pas mort, on est en vie* ».

Resserré, parfaitement tendu, *Trop près du bord* traduit une tendance à l'épure, encore plus évidente dans *L'A 26*. Le Nord qui lui sert de cadre est décrit en quelques lignes, d'une remarquable efficacité. Celui « *des maisons de briques brunes ajustées comme le jeu de Lego d'un enfant sans imagination* ». Un endroit perdu, désespérant d'ennui, éventré par le chantier d'une autoroute, l'A 26, symbole peut-être de la modernité ou de la vie qui, à l'instar des voitures, ne fait que passer. A toute vitesse. Des voitures qui n'emmèneront jamais Yolande, enfermée chez elle depuis la Libération, à ruminer sa honte et sa haine de ceux qui l'ont rejetée après l'avoir tondue. Qui n'emmèneront jamais Bernard, son frère, passé à côté de sa vie, « *un gros cadeau dont il n'a jamais osé dénouer le ruban* ». Qui n'emmèneront jamais non plus ces femmes dont les corps s'accumulent brutalement dans les coulées de béton du chantier. Parce que Bernard, sur le point de succomber à un cancer, se sentira soudain « *fort comme la mort* »...

Le lecteur sort de cette éprouvante histoire passablement chahuté, ébloui par la noirceur du trait, bousculé par l'explosion de violence finale. *L'A 26* est peut-être le plus beau roman de Pascal Garnier, écrit comme il se lit, dans un souffle. Le plus sombre aussi, terrifiant dans sa description d'une implacable trajectoire de mort. D'un fascinant gâchis. « *Qu'est-ce qui nous resterait si on n'avait plus de regrets ?* » s'écrie un des personnages au centre du livre. « *Des remords peut-être...* » Comme dans la vie, les cauchemars mis en scène par Pascal Garnier ne sont souvent que « *des rêves qui ont mal tourné* ».

Michel Abescat

l'Humanité

SÉLECTION NOIRE

POÉSIE À TOMBEAU OUVERT SUR L'AUTOROUTE

« Il fait froid, dans ce monde, et ça va finir par se savoir. » Pascal Garnier est une griffe novatrice dans le paysage du noir. Il fait sombrer l'Histoire du côté d'une poésie cruelle et serait une sorte de chantre pervers des naufrages humains. Son écriture sillonne les actes criminels ou désespérés (disons les deux) des « fautifs de la vie ». Une vieille femme – ex-tondue de la Libération – regarde la vie par le trou de la serrure, fait sauter les ampoules des réverbères rien qu'en les fixant... Son frère Bernard, « condamné » par le cancer, utilise le chantier de l'A 26, dans le nord de la France, comme dépotoir, en y jetant les corps des femmes qu'il trucide. Mais il restera toujours « toutes ces choses qu'on ne peut pas tuer avec un fusil parce qu'elles sont déjà mortes ».

L'A 26, *de Pascal Garnier. Éditions Zulma, 103 pages, 59 francs.*

Et aussi Trop près du bord. *Éditions Fleuve noir, 190 pages, 42 francs.*

Quotidien national ☎ 01 49 22 72 72
T.M. : 97.000 ex. L.M. : 433.000
JEUDI 21 SEPT 00
L'HUMANITE

ROMANS NOIRS. Fin d'un étiquetage désuet – «polar» – pour cette rubrique, et ouverture sur des auteurs, comme Pascal Garnier.

ÉCRIRE, SI PRÈS DU BORD...

Avec *Chambre 12*, Pascal Garnier poursuit une œuvre délicate, sur le fil d'une quête périlleuse : comment rester digne quand bien même la vie tente de vous aplatir ? Eh oui, la page ne s'appelle plus « Polar »... L'étiquetage est un jeu bien compliqué, mais la littérature policière devient peut-être une expression réductrice et fourre-tout : des histoires de gendarmes et de voleurs ? Nous entendons proposer ici des romans qui ne mettent pas toujours en scène flics ou privés, où il n'y a pas forcément d'intrigue policière ; simplement des portraits de gens aux drames forgés par une vie d'une telle banalité qu'on passe à côté. Comme l'écrit Jean-Claude Pirotte (phrase mise en exergue par Michelle Lesbre dans *Un homme assis*) : « Le monde est une trame inextricable d'histoires qui ne commencent pas, et qui finissent dans la confusion la plus scandaleusement ordinaire. » Pascal Garnier est de ces écrivains qui refusent de se laisser happer par un nombrilisme ambiant dans les Lettres, et qui préfèrent s'effacer devant leurs personnages, qui savent le faire avec l'humilité dont seuls les grands romanciers sont capables ; ils paraissent fous, entêtés, persuadés que la vie de leurs personnages est plus précieuse que la leur. Garnier vit dans – et à travers – ses livres, comme s'ils étaient une extension de son existence.

Dans cet hôtel modeste près des Gobelins, à Paris, il est installé dans une chambre à la tapisserie décollée, une bouteille de whisky dans un placard (« Je fais même épicerie, ici. »). Des piles de linge sont entassées au pied des portes, et les personnages de son dernier roman, *Chambre 12* (publié dans la « blanche » de Flammarion) pourraient être les occupants de l'hôtel qui a servi de cadre au roman : « Je ne savais pas que c'était vraiment comme ça : les draps, la fille qui fait les chambres... En revenant ici, je me retrouve, encore plus que je ne le pensais, dans mon roman. On dirait que quand tu écris, tu n'évoques pas les gens, tu les invoques ; c'est une sorte de vaudou, tu veux que ça existe, alors ça existe... » Il vient d'offrir le roman à la patronne de l'hôtel en lui signifiant bien que toute coïncidence, etc. : « Je suis un grand menteur ; mais je crois que ce qui fait le malheur des gens, c'est qu'ils n'ont pas conscience de vivre une existence exceptionnelle, alors moi je leur donne. »

Avec une quarantaine de titres, des traductions en six langues – même en braille –, Pascal Garnier commence enfin à être reconnu. Il a brûlé tant de vies qu'il ne les compte plus. Il a été chanteur de rock, châtelain, routard (il connaît par cœur les routes du Népal), s'est marié plusieurs fois, est peintre, et écrit, depuis l'âge de trente-six ans, pour la jeunesse et pour les adultes, refusant d'être annexé sous quelque bannière que ce soit : « Je suis solidaire mais solitaire. On naît seul, on meurt seul, toute la vie on est seul, et c'est très bien comme ça... J'ai toujours été snob chez les voyous et voyou chez les snobs, j'habite entre deux chaises, c'est là où je me sens le plus confortable. Je peux vivre dans des squats, dans des hôtels modestes, mais j'aime aussi les salles de bains avec des robinets dorés. »

Le polar ? « Ça n'a plus de sens ; chez Flammarion, on m'a proposé de me mettre dans la collection « noire », mais j'en ai marre des étiquettes ; ça me fait râler quand je vais chercher des Simenon à la bibliothèque de les voir en polar, même un roman comme *Trois chambres à Manhattan*. C'est de l'apartheid. Ce qui m'intéresse dans le polar, c'est d'être en poche, et dans les gares... On ne doit pas s'enfermer dans une famille, je suis resté sur le cliché « familles je vous hais » ; la seule chose vitale est : est-ce que j'ai écrit une bonne page ? Je commence tout juste à savoir ce que représente l'acte d'écrire, le fait d'être impliqué dans une histoire humaine, en observant que les hommes restent comme des nains sur la pointe des pieds, c'est leur condition... »

Une certitude : écrire, c'est se mettre en danger. « C'est se mettre dans la peau des autres, je peux me transformer en chien, en vieille dame, en serviette-éponge... » L'obsession, chez les personnages de Garnier, c'est la terrible idée du commencement du monde ; mais l'auteur ne joue pas sur le registre de la misanthropie ou du pessimisme, comme un Cioran. *De l'Inconvénient d'être né*, il tire une leçon du passage sur terre éminemment morale : les humains sont fragiles, alors il faut qu'ils prennent soin les uns des autres.

Et pour conclure, de citer Woody Allen, une phrase qu'il souhaite placer en préambule de son prochain roman : « Tant qu'ils seront mortels, les hommes ne seront jamais vraiment décontractés. »

Cédric Fabre

Lire aussi : Trop près du bord *(Fleuve Noir)*, l'A26 *(Zulma)*.

Pascal Garnier poursuit une œuvre délicate sur le fil d'une quête périlleuse.

Chambre 12

« La vie des uns et des autres se dissipait dans les limbes des étages. C'était ça la vie sur terre, des passages furtifs, de bonnes et de mauvaises fortunes. » Dans ce petit hôtel du 13e arrondissement, Charles, ex-taulard – dix ans de prison pour avoir tué sa femme – est gardien de nuit. Solitaire, sans histoire, qui a fait table rase de celles qui ne tenaient qu'à un fil, est peut-être devenu un homme « stable », avec des « habitudes » quotidiennes, des amis au troquet Le Balto. Il a cinquante-cinq ans, et quelques avaries : « (...) une vague douleur dans la poitrine, des craquements dans les articulations (...) Jamais rien de bien grave, juste de l'érosion. La rouille ne dort jamais. » En prison, il a pris goût à la lecture, comme d'autres se mettent à la boisson, et lit *le Journal d'une femme de chambre*. Il fait bien son travail ; sa patronne lui fait confiance... Un jour, une grande dame – son visage semble familier à tout le monde – prend la chambre 12. L'élégante russe Uta ressemble à Charles : indépendante, elle est fragile comme lui. Charles, malgré son impression « de mettre les pieds dans une vie en déroute », noue avec elle une singulière et étrange relation, comme des enfants qui jouent avec le feu ; l'envie de l'allumer et la peur de se brûler. Elle l'entraînera vers une autre vie, soit un début « acceptable » d'une fin probable ; ils s'échineront à remettre de l'ordre dans des vies aux parcelles mélangées. Garnier est indéniablement attaché à ses personnages, semble vouloir les préserver, même s'il sait qu'il ne peut pas changer leur destin. Il reste une écriture à fleur de peau, rigoureuse, un ton juste, aux airs poétiques : un livre magnifique, tragique, mais si plein d'espoir ; car avec un peu de clairvoyance et de volonté, les humains seraient des gens bien... **C. F.**

Éd. Flammarion, 136 pages, 89 francs.

Hebdo national ☎ 01 42 60 31 36
T.M. : 660.000 ex. L.M. : 2.706.000
MERCREDI 07 JUILLET 1999
Le Canard enchaîné

Attention, travaux !

"L'A 26"
de Pascal Garnier
(Zulma, 180 p., 89 F)

ELLE est là, enfermée depuis plus de cinquante ans. Recluse. Elle vit dans un appartement-décharge où les rats creusent des galeries dans les détritus. Son frère Bernard, employé à la SNCF, habite avec elle. Elle, la Yolande qui, un jour d'autrefois, au café de la Gare, a été tondue par André le bistrotier, aidé de quelques amis. Elle ne se souvient plus du *« nom de ce boche »*... mais ne peut oublier qu'en sortant du café *« c'est cette goutte d'eau en tombant sur son crâne fraîchement rasé qui lui avait fait le plus mal, un bruit assourdissant, comme un coup de gong qui n'avait plus jamais quitté sa tête »*. Au début, quand ses cheveux repoussent, elle sait aussi que son frère *« adorait passer sa main sur sa tête. Tous ces petits poils qui se dressaient lui faisaient comme de l'électricité dans le creux de la main »*.

Depuis, ils ne se sont plus quittés : Bernard prisonnier de Yolande, Yolande prisonnière de son passé. Ils se sont presque aimés un soir de fièvre : c'était *« un jeudi après-midi, il avait la grippe. C'était en hiver, la dernière année de la guerre. Elle avait froid et s'était allongée à côté de lui dans le lit. On avait tout le temps froid »*.

Aujourd'hui, malade, Bernard a tout le temps peur : du paysage saccagé par les travaux de l'autoroute A 26, qui, d'Arras à Lille, fracassent même les arbres, défoncent les champs – *« on dirait que la terre vomit la boue »*. Et les rails le long du quai ? *« Tout est rouillé ici, même les cailloux du ballast, même les herbes qui survivent au bord de la voie. Le chemin de fer a tracé son sillon, une longue cicatrice ourlée de sang coagulé. »*

Le sang justement ! Mais que fait Bernard, dans sa R 5, aux alentours de l'A 26 en construction ? Il rencontre Maryse, une auto-stoppeuse ; beaucoup plus loin, à Lille, il y a ce dîner impromptu, dans une brasserie, avec Irène, visage qui lui revient du temps de l'école... Et le gamin croisé un soir sur un pont désaffecté : autant d'événements qui se terminent mal. Lui, Bernard, il fuit son cancer et sa sœur. Jusqu'à quand ? Et Yolande, à la fin... folle ou trop lucide ? Scènes terribles, splendides !

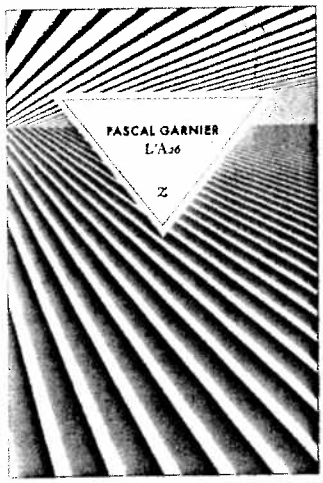
Ce roman de Pascal Garnier, aussi étrange qu'implacable, est, à l'image de l'A 26, un chantier avec ses panneaux « Attention travaux »... mal éclairés dans la nuit.

André Rollin

« CH'ÂTTTENORRRAAAI, LE CHOÛRRR ET LA NUUIIIT, CH'ÂTTENORRRAI TON REEUHTOÛRRR, YA ! »

Même les WC sont bouchés dans cette maison. Ici, on garde tout. Un jour, on aura plus besoin de rien, tout sera là pour toujours.

Quand Yolande est rentrée dans cette maison pour ne plus jamais en sortir, le crâne rasé, elle avait l'air sereine, presque soulagée. Ils ne voulaient plus d'elle, elle ne voulait plus d'eux. Cela fait une semaine que son frère Bernard a pris sa retraite, comme ça, sans rien demander à personne. Plus de temps à perdre avec cette maladie qui le ronge. Trois le matin, trois le midi, trois le soir et ils valsent tous les deux, tandis que la soupe se fige dans leur assiette. Elle lui a piqué son vieux manteau SNCF. Il n'en a plus besoin, il va crever ! Ils tournent, tournent au milieu des poubelles, de meubles poussiéreux et déglingués. Ils font fuir les rats. Elle le sait ! Les Allemands reviendront et s'occuperont de ses coiffeurs ; Ils l'ont tondue, pas pour ce qu'elle avait fait avec les Allemands, mais pour ce qu'elle leur avait refusé à eux.



© R. Gaillarde-Gamma

Pascal Garnier

Pendant ce temps-là, alors qu'ils accomplissaient leur dernier tour de piste : Maryse, née à Brissy, le 4 avril 1975, dort en paix, sous quelques pelletées de terre grasse, au pied d'un pilier qui soutient la bretelle de l'A26. Irène marine au fond d'une fosse d'aisance, qui sert de chiottes aux ouvriers de l'A26. C'est ce qu'a lu Yolande, la veille, dans le journal apporté par le facteur qu'elle guette chaque matin à travers cette fente de volet, « le Trou du cul du Monde », comme elle l'appelle.

On peut rapprocher l'univers de Pascal Garnier, à mi-chemin entre le roman noir et la littérature blanche, de celui d'Emmanuel Bove, de Claude Quint, d'Hardellet ou de Simenon. Après une vie qui ressemble à un roman, il a élu domicile dans un village ardéchois. Et on peut le croiser, au petit jour, recroquevillé, pensif, sur un banc. Il semble inquiet du jour qui se profile. Un peu perdu, loin de son atelier de peintre.

J'avais lu le dernier roman de Pascal Garnier, *Lune captive dans un œil mort,* une fable moderne et cruelle sur la vieillesse. Un humour grisonnant pour décrire les naufrages qui l'accompagnent et la paranoïa qui fait son miel dans ces résidences sécurisées du Sud de la France, où viennent se réfugier ex-cadres, fonctionnaires vieillissants qui fuient leurs coquets pavillons de banlieue pour venir soigner leurs blessures et leur arthrose au bord d'une piscine tiédasse. « *Nul ne sort de Suresnes, qui souvent n'y revienne* ». Tu parles ! J'avais apprécié le soin apporté à la mise en scène de seconds rôles, le sentiment d'angoisse ressenti à mesure que ce huis clos étouffant progresse sournoisement de la banalité vers une sorte d'apocalypse domestique. Quelquefois, comme il le fait lui-même remarquer, il raconte des histoires. Dans L'*A26,* il les laisse raconter par ses personnages. Et ses récits gagnent en réalisme et en perspicacité, appuyés par une écriture poétique très maîtrisée et des dialogues crus. De plus, Pascal Garnier a le sens des descriptions et cultive avec habileté un goût pour le flash-back. Il ne s'embarrasse pas de pathos, pressé d'aller à l'essentiel.

Avec celui qui n'a jamais supporté la vraie vie : « *Il fallait que j'invente, que j'imagine. J'aimais les héros. Je voulais être un héros* ». Franchissez les frontières... littérature blanche ou littérature noire... ! Il suffit d'emprunter l'A2 quand elle sera terminée et à condition de ne pas vous tromper de bretelle.

L'A26, Pascal Garnier, éditions Zulma.

Hebdomadaire ☎ 01 48 88 48 48
T.M. : 620.000 ex. L.M. : 6.634.000
MER. 16 JUIN 1999
PAGE N°
Télérama

"L'A26", de Pascal Garnier

Roman Le frère, la sœur. Il a tout raté et erre en voiture sur les routes du Nord. Elle est une recluse volontaire. C'est sombre, cruel. Et foudroyant.

Couleur d'asphalte

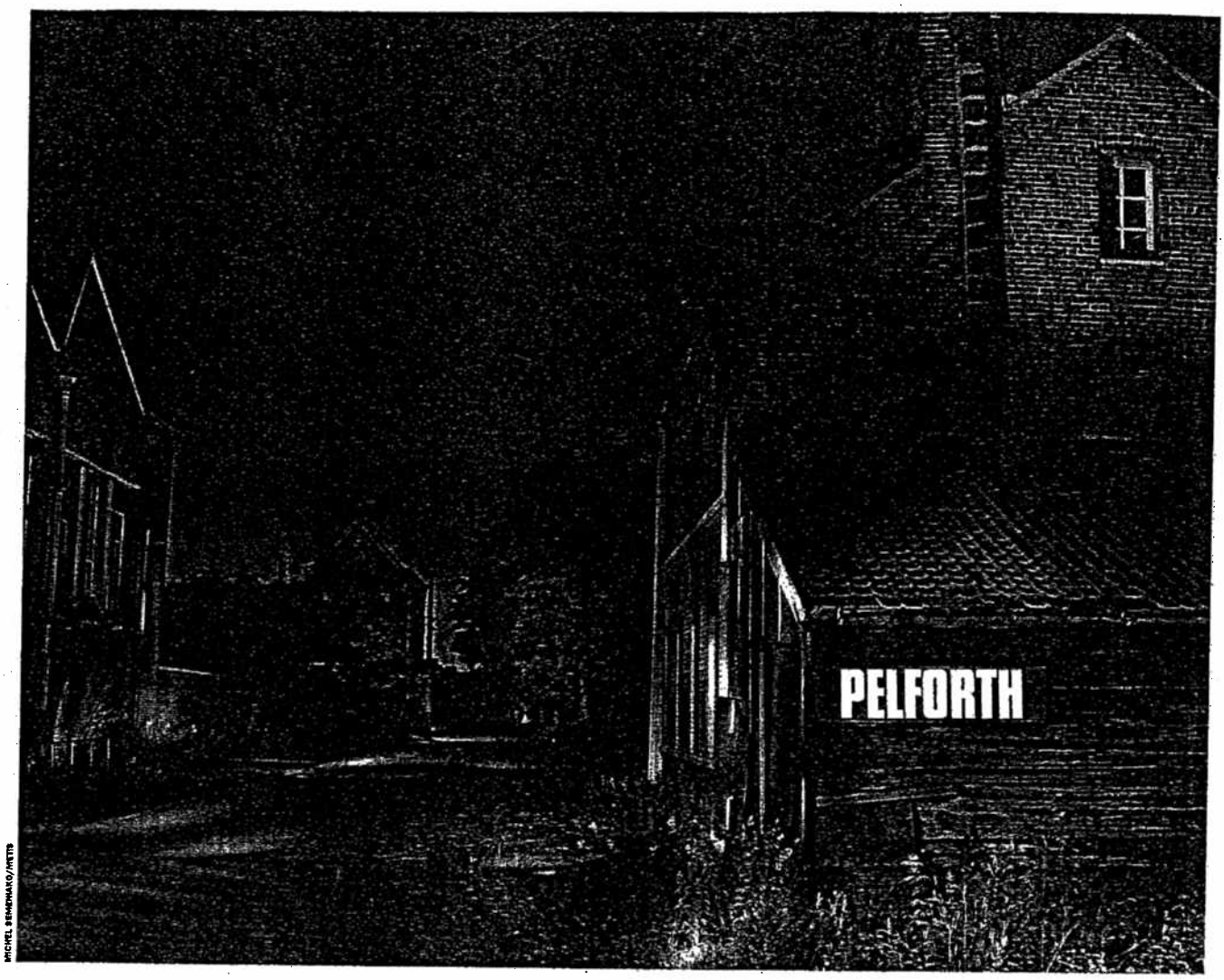
Lens, Liévin, Nœux-les-Mines, Béthune et puis, au loin, le terminus, Calais, la mer, verte, marron, c'est selon... L'implacable modernité est en marche : l'autoroute A26 éventre la terre, rase les terrils, défie le ciel plombé, étire sa sinueuse beauté en millions de mètres cubes de béton. Dans ce pays *« où il ne pousse que des croix »*, les cimetières *« à »* soldats rivalisent avec *« des villages, maisons de briques brunes ajustées comme le jeu de Lego d'un enfant sans imagination »*. Aux fenêtres, des rideaux de dentelle où sont brodés des paons... Souvent, Bernard prend sa voiture, avale des kilomètres pour rien, pour un semblant de liberté, rôde sur le chantier de l'A26, se dit qu'*« il ne peut pas aller longtemps nulle part »*, retraverse des patelins : *« A moins d'avoir coulé une bielle, qui pourrait s'arrêter dans l'un d'eux ? Pourtant des gens vivent là, y ont des joies, des peines, tout comme ceux qui habitent des paysages de carte postale barbouillés d'azur et de soleil. »*

Le frère et la sœur, Bernard et Yolande, sont les deux personnages pour lesquels Pascal Garnier (1) a imaginé ce foudroyant roman, d'une sombre splendeur, d'une cruelle poésie. Nul aussi bien que ce Lyonnais ne sait dire le Nord, ce pays d'une terrible ambivalence : *« Ça a beau être moche ici, c'est le plus somptueux paysage de la terre. »* Personne n'y comprend rien, c'est comme cela. Les couleurs d'ici, noire la terre, rouge la brique, ont imprégné son langage. Alors il écrit le rouge et le noir, les rêves et les résignations. La vie et la mort. Il écrit les gens de là-bas, leur donne un corps, leur offre un cœur. Bernard, Yolande et les autres se nourrissent de crêpes, de *« bière de ménage »*, de pâles souvenirs. Leur présent sent, déjà, la charogne : étriqués, hachés, moulinés par un foutu destin, ils ne croient plus au bonheur, même au tout petit bonheur.

Yolande, qui a *« entre 20 et 60 ans »*, haineuse, honteuse, est une recluse volontaire. De mauvais coiffeurs lui ont rasé le crâne. C'était à la Libération. Depuis, Bernard, le cheminot, protège la monstresse, calfeutre sa folie. Lui est devenu un vieux garçon. Jadis, il séduisait Jacqueline. Une Jacqueline qui, lassée de l'attendre, s'est mariée à un lourdaud, un tenancier de bistrot. Lorsque Bernard regarde sa Jacqueline se démener, briquer comme une furie les tables du café, il se souvient alors de la douceur de ses mains. Une lourde sensualité émerge de ces brèves images. Même si ces mains-là sentent désormais *« l'eau de Javel et la serpillière »*, il les aime. Pourquoi ont-ils marché à côté de leurs vies ? Alors Bernard s'en va, sur les routes, Lens, Nœux-les-Mines, Béthune, glane d'innocentes filles, souille leur arrogante jeunesse. Et puisqu'il a tout raté, qu'il *« se sent fort comme la mort »*, il leur offre une tombe, dans le béton froid de l'A26. C'est sa revanche.

L'A26 est le plus émouvant des textes de Pascal Garnier. Son écriture sobre, sombre, se met au

Deux inédits en collection de poche : *L'A26*, éd. Zulma, 102 p., 59 F ; et *Trop près du bord*, éd. Fleuve noir, 189 p., 42 F.



MICHEL BEMENARIO/MEITB

service de ses personnages et fait de ce roman noir un roman d'amour. Déjà, dans *Les Insulaires* (Fleuve noir, 1998), il y avait cette obsession de la fratrie, des rapports douteux, entre répulsion et attirance, et cet art si ténu de rendre beaux des lieux anonymes, ville grise, maison vide ou trop lourde de passé.

Comme celle d'Eliette, héroïne de *Trop près du bord*, publié en avril dernier. Eliette est veuve depuis un an, ses enfants sont partis. Elle a le cœur gros mais se sent libre ; elle ressasse son ennui mais laisse éclore d'incorrects remords... ceux d'avoir été trop longtemps parfaite. Quand le destin habillé en homme frappera à sa porte, elle va s'y amarrer avec la force du désespoir... Et tant pis si la douleur, la mort seront au rendez-vous. Eliette, animée, guidée par la tendresse de Pascal Garnier, n'est pas seulement un personnage remarquable. Elle devient vraie, belle, une femme digne jusqu'au bout de sa vie.

Pascal Garnier fond dans un même élan réalité et fiction, nargue les bons sentiments, rejette l'air du temps, met à la trappe cynisme et mépris. Rien qu'avec de pauvres mots, de pauvres vies, cet écrivain-là irradie la littérature française de sincérité et de générosité. Chapeau bas ●

Martine Laval

(1) Pascal Garnier écrit également pour la jeunesse : *Traqués* (Ecole des loisirs), *Dico dingo* (Nathan), *Cas de figures* (Syros), etc.

Les jeunes et la lecture

Avant de proférer des discours alarmistes sur la fin de la lecture, mieux vaut y regarder de plus près. C'est ce qu'ont fait Christian Baudelot et ses deux acolytes en suivant les pratiques et les contenus des lectures de mille deux cents collégiens pendant les quatre ans censés les amener au bac. On rappellera que Christian Baudelot est l'auteur bien connu, avec son compère Roger Establet, de célèbres cris d'optimisme sur l'état des cerveaux scolaires *(Le niveau monte* et *Allez les filles !)*. Cette étude sur la lecture des jeunes s'inscrit dans le même mouvement sociologique : regarder avant de juger, prendre en compte la longue histoire de l'instruction avant de décider s'il faut se lamenter que bien peu de lycéens estiment Mme Bovary plus importante que Betty Mahmoody (l'auteur de *Jamais sans ma fille*) ; ou au contraire se réjouir que seul un quart de la jeune génération soit aujourd'hui totalement réfractaire au livre quand, il y a cinquante ans, seulement 10 % de la population accédait au baccalauréat.

Le bilan dressé par cette vaste enquête est passionnant parce que nuancé... parfois même contradictoire, comme l'est la réalité. Retenons, parmi les multiples éléments qui retiennent l'attention, une conclusion qui devrait secouer l'Education nationale : la réussite dans les études n'est pas fonction de l'assiduité à la lecture ; pire : le lycée consacre la rupture entre la lecture scolaire et la lecture personnelle... au profit de la première ! Plus longtemps vous allez à l'école, moins vous vous appropriez l'acte de lire pour vous-même. A méditer, donc, avant les devoirs de vacances !

Catherine Portevin

Et pourtant, ils lisent..., de Christian Baudelot, Marie Cartier et Christine Detrez. Ed. du Seuil, 250 p., 130 F. Lire aussi le document sur les bibliothèques en page 10.

Mensuel ☎ 01 40 54 30 00
T.M. : 107.763 ex. L.M. : 657.354
JUILLET 1999
PAGE N°

critiques policiers

ZACHMACHZAGIUM

Laissés pour compte

TROP PRÈS DU BORD
par Pascal Garnier
189 p., Fleuve noir, 42 F

L'A 26
par Pascal Garnier
102 p., Zulma, 59 F

Eliette, l'héroïne de *Trop près du bord*, est une veuve qui rechigne à se retirer de la vie. Plus vraiment jeune, pas tout à fait vieille, des enfants grands et des voisins trop braves pour l'égayer, elle attend sans y croire des jours plus improvisés. L'inconnu s'appelle Étienne, un peu rêveur, un peu voyou, un peu dealer et tout à fait menteur. Avec lui, Eliette pourrait repartir du côté de l'émotion, mais avec Pascal Garnier le bonheur n'est jamais à la mode. Même topo avec les personnages de *L'A 26*. Voici Yolande qui ne vit plus que dans le passé, cette fin de guerre de 40 où elle a été tondue. Son frère, Bernard, retraité de la SNCF, qui ressemble à Eliette au masculin, aimerait bien serrer une femme dans ses bras, partir pour d'autres aventures, mais le sacrifice familial fait partie de ses gènes, comme ce cancer qui le ronge sans pitié. Restent la boue du Nord, les filles qu'on prend en stop et qui vous agacent les sens. N'attendez pas chez Pascal Garnier du thriller ou de l'enquête méticuleuse. Ce sont les gens qui l'intéressent, les perdants qui n'ont jamais rien vécu et qui attendent sur le bord de la route que la chance passe enfin. Pessimiste, il ne leur laisse aucun espoir. Garnier aime les villages poisseux, les rues sans grâce, les médiocres qui n'essaient même pas d'avoir l'air. Dans ses livres, on boit trop de vin qui tord l'estomac, on tue pour soulager sa mauvaise humeur, on n'a guère d'états d'âme – c'est réservé aux riches. Garnier soigne avant tout le détail : le geste de la main, le regard qui se perd. Il en oublie que dans le polar il faut aussi des histoires construites, mais on lui pardonne puisqu'il rattrape tout cela par l'humour désespéré et l'émotion qui tord le cœur.

DINAH BRAND